

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°64 – août-septembre 2016

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

NOVALIS. RETOUR DE SAXE-ANHALT.

La maison natale de Novalis, à Oberwiederstedt.

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES**

« La prairie se colorait en vert,
Et tout fleurissait autour des buissons ;
Chaque jour je voyais de nouvelles plantes ;
L'air était doux, le ciel serein :
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,
Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.

Et toujours devint plus sombre la forêt,
Séjour des chantres aux couleurs diverses ;
Bientôt vinrent jusqu'à moi, dans tous les sentiers,
Leurs accents, transportés par une douce atmosphère.
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,

Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.
Partout alors poussaient et jaillissaient
La vie, les couleurs, le bruit et les vapeurs ;
Ils semblaient aimer à se réunir,
Afin que tout pût paraître ravissant.
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,
Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.

Je pensai : « S'est-il réveillé un esprit
Qui a tout rendu si vivant ;
Et qui, avec mille jolies choses,
Avec mille jolies fleurs, veut se révéler ? »
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,
Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.

Peut-être un nouveau règne commence :
Le sable mouvant se transforme en touffe d'arbrisseaux,
L'arbre prend l'attitude d'un animal,
L'animal doit même devenir homme.
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,
Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.

Tout en rêvant et méditant ainsi,
Un instinct puissant s'empara de moi :
Il vint une gracieuse jeune fille
Qui captiva tous mes sens.
J'éprouvai je ne sais quel sentiment,
Et ne sus pas comment naissait ce que je voyais.

La forêt nous déroba aux rayons du soleil :
Oh ! c'est le printemps ! me dis-je alors.
Et je vis que, sur la terre, les hommes allaient devenir des dieux.
Bientôt je sus ce que j'éprouvais,
Et comment naissait ce que j'avais vu »¹.



¹ Traduction par Louis Lebrun, in « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, tome 43, novembre-décembre 1886.

ÉTUDES CRITIQUES

NOVALIS

LA FORMATION DE L'IDÉALISME MAGIQUE

« Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens . »

Si nous ne signalons ici que l'idée capitale du système fichtéen, reprise par Novalis, la lecture des *Fragments* nous montrerait l'étude attentive du détail du système ; peut-être, si le temps ne lui avait échappé et si la poésie avait laissé subsister en lui le philosophe des jeunes années, Novalis eût-il beaucoup plus tard tiré de cet effort et de ces réflexions une doctrine ou une critique. Le meilleur de ces réflexions s'est transformé en pensée poétique, en intuition. Dans *les Disciples à Saïs* se heurtent diverses conceptions de la nature ; il paraît exact, comme le montre Haym, que la théorie du disciple qui parle pour Novalis est poétique et mystique et qu'il présente la nature « comme un songe du sentiment, comme un mystère qui contient toutes les variations d'une âme infinie, et l'aspiration réalisée d'un cœur vivant » ; en ce sens *les Disciples à Saïs* marqueraient dans l'œuvre de Novalis le passage du Moi clair de Fichte au « Gemüth » obscur que le poète devait diviniser ensuite ; mais ne demeure-t-il pas encore en ce poème, comme l'a montré Dilthey, une trace bien nette de l'influence première ? La nature, aucun mortel ne la peut dévoiler ; pour la dévoiler il faut que nous devenions immortels. La nature dévoilée est le Moi dans son caractère immortel, comme vouloir raisonnable². Et plus tard dans *Henri d'Ofterdingen*, Sylvestre ne déclare-t-il pas que la conscience morale est « l'être le plus intime de l'homme en sa pleine transfiguration ? » Le monde entier peut se comprendre par la volonté morale.

² Dilthey reconnaît lui-même que Novalis plus tard aurait très probablement modifié cette idée. N'écrit-il pas à Tieck, lorsqu'il a lu Jacob Böhme, que maintenant qu'il connaît Böhme il est heureux d'avoir laissé reposer *les Disciples à Saïs* qui deviendront « ein ächt sinnbildlicher Naturoman ». *Les Disciples à Saïs* commencés probablement à Freiberg en 1798, marquent donc le début d'une conception nouvelle du *Gemüth*, opposée à Fichte.

L'univers se déduit de la morale. Toutes les vraies améliorations sont des améliorations morales, toutes les vraies découvertes des progrès moraux. Le système de la morale doit devenir le système de la nature. Nous sommes des maîtres qui instruisent la nature, qui la charment à la vie morale. Le sentiment moral est le sentiment de la puissance créatrice absolue, de la liberté productive, de la personnalité infinie, de la divinité réelle en nous. Sans doute il y a dans la nature quelque chose qui résiste à ce vouloir, et qui lui résiste éternellement. Mais cette résistance est fondée en ce vouloir même ; c'est la loi même de la nature que le moi ne se pose que par une série infinie d'oppositions ; et que l'on se garde bien de croire qu'il vienne jamais un temps où l'opposition pourrait absolument cesser. C'est une contradiction d'attendre du temps l'anéantissement du temps, du monde des représentations la réalisation de l'infini. La seule action morale l'y peut faire apparaître idéalement. L'acte de liberté est un triomphe du moi infini sur le moi fini, une suppression du temps et du non-moi, au sein de l'existence sensible. La suppression absolue de toute existence sensible serait un état d'inactivité pour le moi qui pense. « Aux vivants le monde devient toujours plus infini. Il peut venir des âges d'or, mais ils n'amèneront pas la fin des choses. Le but de l'homme n'est pas l'âge d'or. »

Pourtant le caractère strictement rationnel de la philosophie de Fichte ne pouvait satisfaire pleinement Novalis. Le Moi de Fichte est raison pure et vouloir intelligible ; mais le Moi, ainsi compris, n'épuise pas tout l'être. La pensée est bien le principe des choses ; mais est-elle aussi claire, aussi déterminée que le veut Fichte ? Le principe est-il la réflexion du philosophe ou le génie du poète ? L'analyse de soi-même conduisait Novalis à la seconde hypothèse : au *Verstand*, à la *Vernunft*, au Moi il substitue peu à peu le *Gemüth* ; à l'idéalisme moral, l'idéalisme poétique, ou, comme il s'exprime, l'idéalisme magique. Nous l'avons vu apparaître au début de la composition des *Disciples à Saïs*.

Son génie poétique exige que le fond de la Nature soit Génie et Poésie, il est la cause intérieure de cette transformation doctrinale ; d'autres causes encore devaient agir à côté de lui ; et d'abord, n'est-ce pas l'un des premiers reproches que les dissidents, Schelling, et d'autres, adresseront à Fichte, qu'il a méconnu la nature, et trop construit les choses d'après le plan de la réflexion ? Ce sont toujours les aspects de la vie, qu'un système a négligés, qui contraignent à d'autres systèmes, les penseurs qui viennent ensuite. D'autre part, il ne faut point oublier que Novalis a vécu au milieu des sciences de son époque ; élève de Ritter le physicien, de Werner, le minéralogiste, auquel il donnait le rôle du maître dans ses *Disciples*

à *Saïs* ; les *Fragments* contiennent un nombre considérable de réflexions scientifiques : la science un peu étrange de ce temps, toute mêlée de métaphysique, mais où il y a pourtant, à côté de l'interprétation chimérique, une certaine observation et un profond amour de la Nature réelle. Or les réalités de la Nature, suivant Novalis, se prêtent mieux encore à la spéculation mystique qu'à la spéculation rationnelle et à la déduction abstraite ; la poésie nous mène, plus près de l'âme des choses que ne fait l'intelligence constructive. Le poète est plus près de comprendre la Nature que le philosophe pur. « La pensée n'est qu'un songe du sentiment ; un sentiment éteint, une vie pâle et faible. »

Il se fait donc chez Novalis une transformation analogue à celle que subit vers le même temps Schelling. Il ne semble pas que l'on doive rapporter à Schelling, que Novalis a connu dès le mois de décembre 1797, ces nouvelles idées. « Nous avons philosophé ensemble quelques heures délicieuses », écrit Novalis à A. W. Schlegel. Mais il semble bien que leur commun attachement à Goethe les ait liés plutôt que la philosophie ; du reste leur amitié fut courte et le dissentiment apparut bientôt. Schelling raille et parodie, dans son *Heinz Widerporst*, les tendances chrétiennes de l'essai *die Christenheit oder Europa*. Novalis trouve étroite la théorie de la Nature et de la Philosophie dans la *Weltseele* de Schelling. Les amis communs, dans leurs lettres, ne se gênent point pour parler du désaccord profond entre Schelling et Novalis.

C'est donc à la conscience de son génie étrange, où la poésie la plus mystérieuse s'allie au culte de la réalité précise, qu'il faut attribuer ces vues nouvelles ; il y avait en Novalis un ingénieur capable, et un mystique ; de là cette vision étrange de la nature ; à la fois lointaine et exacte, indéterminée et claire ; la Nature était pour lui à la fois cette collection de faits et de matériaux, qu'étudiaient ses maîtres, Ritter et Werner, et l'impénétrable Isis de la légende antique. De là ces théories si diverses qui s'entrechoquent dans *les Disciples à Saïs*, ce dégoût de l'explication purement rationnelle de la nature, et en même temps cette impuissance à une explication purement empirique ; de là cet effort pour saisir la Nature par une intuition mystique et poétique, et la fluidité de cette intuition qui varie comme les états poétiques aperçus dans la Nature ; le fait le plus simple, le plus quotidien si l'on peut dire, dans un immense mystère ; de là vient que le tragique et l'extraordinaire ont l'aspect de tous les jours. De ce clair-obscur procède une partie de la théorie romantique.

On se tromperait encore en rapportant à Jacob Böhme l'origine de ce naturalisme mystique ; Novalis a commencé de lire Böhme dans l'été 1799, sur le conseil de Tieck ; ses idées étaient

déjà formées ; et si Böhme a contribué à les rendre définitives, elles avaient déjà pris corps dans les *Fragments* et les *Poèmes*.

Nous ne pouvons comprendre le monde que par l'intuition de notre être intime ; et si nous pénétrons au profond de nous-mêmes ; c'est une âme obscure, indéfinissable, mystérieuse que nous trouvons. Le monde intérieur est tissé de rêve et d'incertitude, il nous est si intime que nous ne pouvons le comprendre. La philosophie, avec Fichte, s'égarait à poursuivre le Moi à travers une suite de déductions factices : la réalité échappe à la pure logique. Il est temps de venir à une psychologie réelle. « Il est étrange que l'homme intérieur n'ait été considéré que d'une manière si misérable... La soi-disant psychologie est une de ces larves qui ont usurpé dans le sanctuaire la place réservée aux images véritables des dieux... Intelligence, fantaisie, raison, tout est dit. Pas un mot de leurs mélanges singuliers, de leurs formations, de leurs transformations. L'idée n'est venue à personne de rechercher de nouvelles forces innommées et de suivre la filière de leurs rapports. » Le poète sentait obscurément la profondeur du génie poétique ; au delà de la distinction que crée l'analyse il voulait chercher l'unité ; plus loin que les phénomènes de surface, la couche profonde de la vie intérieure. « Nous devons avoir avant tout le souci de notre Moi transcendantal, du Moi de notre Moi. » Mais s'il montre la route de ces régions inconscientes, il n'y pénètre pas. Haym remarque fort bien qu'à la psychologie réelle qu'il propose, Novalis substitue une mystique transcendantale. Il y a en l'homme comme un concert d'êtres supérieurs, une étrange pluralité. Le génie est comme la révélation d'un être spirituel. Pourtant sous l'étrangeté des formules, ce sont de simples remarques que nous trouvons. N'y a-t-il point dans le génie le sentiment d'une communication avec un monde spirituel, comme dit Novalis, et ce dédoublement qui fait paraître à la conscience qu'elle converse et qu'elle dialogue ? N'y a-t-il point dans l'intuition poétique ce mélange de tous les sens, cette fusion de toutes les puissances, cette aperception de la vie profonde dont il nous parle encore, et qui transforme les pensées en lois et les vœux en accomplissement ? Nous l'avons dit déjà et nous pourrions l'établir par l'analyse d'un grand nombre de textes, c'est le *Gemüth* et l'âme poétique qui se retrouvent au fond de toutes ces idées. La nature entière est une grande œuvre, poétique, le monde une illusion géniale, éternellement passagère, éternellement renaissante d'elle-même.

Cette vie profonde est religion d'abord. Le cœur détaché de tous ces objets réels et qui s'éprouve lui-même, qui fait de soi un objet idéal, crée la religion. Comme Schleiermacher, dans ses *Reden*

über die Religion et à peu près au même temps, Novalis met la religion au delà de la pensée et de l'action, dans les profondeurs du *Gemüth*. A peu près aussi comme Schleiermacher, il fait du christianisme la base de toute religion ; il rêve de l'unité de l'Europe rétablie au moyen du Christianisme. Mais aucune doctrine, aucun sentiment même n'est la formule définitive du *Gemüth*. La grande valeur du christianisme provient des sentiments qu'il révèle ou qu'il sait naître ; il repose sur le bon vouloir, il implique une infinie mélancolie, il est l'absolue négation du présent, l'idée d'un monde toujours meilleur. Mais ces sentiments mêmes qui le constituent l'appellent à d'éternelles métamorphoses. Novalis parle de nouvelles Bibles, de nouveaux Évangiles. La puissance de révélation de la vie intérieure ne s'épuise jamais.

La vie se déroule comme un poème : les Bibles et les Évangiles passés ont été des poèmes comme le seront les futurs. La poésie envahit peu à peu la philosophie. « Le noyau de toute ma philosophie, c'est l'absolue réalité de la poésie ; plus une chose est poétique, plus elle est vraie » Le monde n'est plus qu'un rêve, docile à l'imagination de l'artiste. Au déterminisme de la pensée et de la volonté morale se substitue peu à peu dans l'esprit de Novalis l'indétermination de l'inspiration poétique. Cette foi en l'arbitraire absolu de la création poétique, cette idée que la pensée ne s'exprime pas totalement dans son œuvre et qu'elle pourrait s'exprimer tout autrement, Frédéric Schlegel l'appelait l'Ironie ; Novalis l'appelle Idéalisme magique. Il prétend dépasser par cette doctrine l'idéalisme moral de Fichte, comme Fichte avait dépassé le criticisme de Kant. Il lui semblait avoir atteint l'unité de l'esprit et de la nature, le principe universel d'où procèdent toutes choses ; et s'il avait substitué à la Raison abstraite de Fichte qui par la série de ses actes ne peut engendrer que l'intelligence, une spontanéité moins déterminée et plus amplement créatrice, c'est que le monde à ses yeux s'était fondu en un poème et qu'il lui semblait que pour comprendre le monde il suffit de se faire une conscience d'artiste. Il ne faudrait pas prendre à la lettre toutes les formules en qui Novalis exprime son idéalisme magique

Être mage c'est être poète. Sans doute le corps du mage et le monde sont asservis à la volonté du mage, mais comme les sens de l'artiste et les images par lesquelles il reproduit le monde sont à la disposition de son génie créateur. L'Amour est le fond de la Magie. Il ne faut attribuer qu'au sentiment exalté de la puissance esthétique et à l'ambiguïté du mot, les quelques formules où la magie semble une force secrète capable d'agir sur l'Univers réel : au fond Novalis ne conçoit l'action magique que sous deux formes : sous la forme morale, quand reparait chez lui l'influence de Fichte, et la magie est

alors le miracle de la vie morale ; et sous la forme poétique. Tout au plus pourrait-on reprocher à Novalis de n'avoir pas suffisamment distingué la conscience poétique des choses, ainsi comprise, de la connaissance scientifique. Il y a, selon lui, deux voies vers la découverte de la nature : la recherche patiente et les anticipations du poète. Il semble bien qu'il ait pensé que l'on peut, sans inconvénient, substituer à la science méthodique l'intuition poétique. Cette erreur sera celle de Schelling ; elle corrompt la science de ce temps ; elle substitue à la connaissance scientifique de la nature une obscure et dangereuse *Naturphilosophie*.

L'idéalisme magique ne s'est pas substitué en une fois et sans retour à l'idéalisme moral ; en plus d'un fragment Novalis devait revenir à son ancienne foi fichtéenne : « Le Dieu moral est une chose bien plus haute que le Dieu magique. – Il faut que nous tâchions à devenir mages pour être vraiment moraux.... Dieu ne nous devient perceptible que par le sens moral. Le sens moral est le sens de l'être, sans affection extérieure, le sens de l'union, le sens du suprême, le sens de l'harmonie, le sens de l'être et de la vie librement choisis et trouvés, et cependant communs, le sens de la chose en soi. » L'acte suprême de l'humanité est la vertu, l'usage de la liberté. Dans l'usage même de l'activité esthétique il y a comme une règle morale. On oppose souvent à l'idéal de la moralité, ce que l'on appelle faussement l'idéal de la grandeur esthétique, de la force suprême, de la vie plus puissante. « C'est le maximum de la barbarie. » L'art ne saurait être une activité dérégulée. Enfin la fantaisie est dangereuse. On arrive aux connaissances authentiques plutôt par la froide raison technique et le calme sens moral que par la fantaisie qui paraît simplement nous mener dans le royaume des spectres. Il y a donc une période d'indécision où magie et moralité se succèdent et se combinent ; il reste jusque dans les formules extrêmes de l'idéalisme magique un obscur attachement à l'idéalisme moral de Fichte.

L'idéalisme magique est la formule philosophique de la poésie romantique, la doctrine du Génie total, comme s'exprime Novalis, qui réunissant toutes les activités éparses des sens et de l'âme, projette devant soi des mondes spirituels. Nous avons vu que cette théorie s'est formée peu à peu par la substitution du *Gemüth*, comme principe, au Moi de Fichte, et par celle de l'activité poétique, comme moyen, aux démarches de l'esprit théorique. Une âme de poète qui se joue prêtant aux choses les nuances de sa fantaisie et la liberté de son rêve, jetant sur la nature ses émotions et ses désirs, une conscience partout répandue, qui se retrouve dans les multiples formes de la réalité, avec ses souvenirs et ses pressentiments, et qui, joyeuse de sa liberté, flotte autour de tous les

objets sans vouloir se fixer dans aucun, mystérieuse dans les êtres familiers, familière dans les êtres inconnus, ainsi Novalis représente la nature et comme dans ses *Disciples à Saïs* la nature n'est ici que son propre cœur dévoilé. Mais la même évolution se faisait vers le même temps chez son ami Frédéric Schlegel, et le *Wilhelm Meister* de Goethe avait servi à préciser le caractère imprécis de propre génie.

[A suivre]

RICHARD-OTTO SPAZIER³

NOVALIS ET LES ROMANTIQUES ALLEMANDS

Les succès inattendus qu'obtiennent à Paris les réimpressions des classiques allemands, entreprises par plusieurs éditeurs et imprimeurs français, mérite l'attention de la presse française. Il y a sous ce rapport un fait curieux à constater : plus de 1200 exemplaires de l'édition des œuvres de Schiller, publiées par les maisons Tetot, Heideloff et Locquin, ont été achetés en peu de temps par les ouvriers allemands résidant à Paris ; eh ! bien, ce qui a le plus contribué à stimuler en eux l'amour-propre national, c'est, selon leur propre aveu, l'exemple de leurs camarades français, qui souscrivent aux nombreuses éditions des œuvres de Voltaire, de Béranger, de Rousseau, qui se publient chaque jour dans la capitale. Ces ouvriers allemands ont voulu montrer que leur pays a produit aussi des auteurs dignes d'être lus et recherchés par toutes les classes du peuple. N'est-ce pas là une nouvelle preuve de l'heureuse émulation qui résulte du contact immédiat des deux peuples et de l'immense influence morale que l'atmosphère de Paris ne manque jamais d'exercer sur les étrangers qui s'y établissent ? Pourrait-on citer un fait qui constatât plus victorieusement la mission que la capitale de la France accomplit tous les jours de plus en plus au profit de l'Europe intellectuelle ?

Aussi long-temps que l'édition des classiques allemands, imprimée à Paris, n'embrassa que les œuvres de Schiller, de Goethe et de Jean-Paul, cette portion de la presse française, qui depuis long-temps déjà prête son appui à ce qu'on appelle quelquefois à l'étranger « le mouvement germanique en France », pouvait se dispenser d'accompagner de commentaires et d'éloges la

³ R.-O. Spazier, né à Leipzig en 1803, est mort en 1854. Il est connu comme introducteur de la littérature allemande en France ainsi que pour une biographie de Jean-Paul, en 1840. Auteur également d'une *Histoire politique et militaire de la révolution polonaise et des insurrections en Lituanie*, 1830-31.

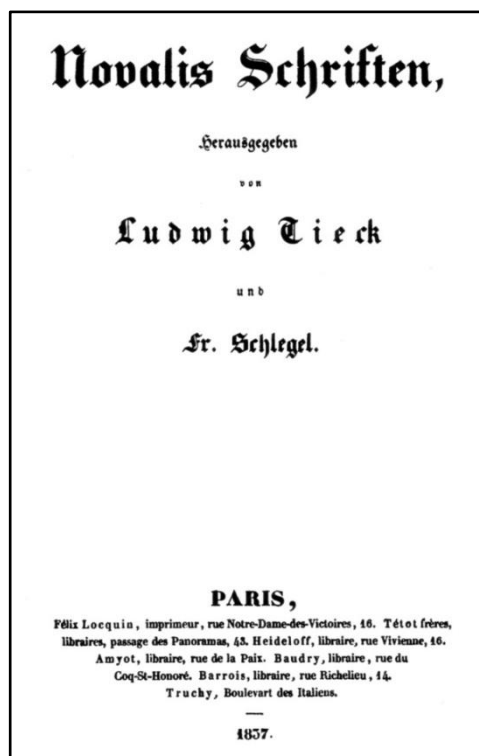
publication de chefs-d'œuvre dont le mérite avait rencontré depuis long-temps parmi les Français un grand nombre d'appréciateurs. Mais aujourd'hui qu'on réimprime une seconde série d'auteurs allemands, moins connus, mais peut-être plus remarquables encore, leur apparition nous fournit au moins l'occasion de pénétrer nos lecteurs, plus encore que nous l'avons pu faire jusqu'à présent dans l'intimité d'une vie toute d'idées et de pensées abstraites, de rêves et de sentiments mystérieux, que le génie allemand se créa pendant cette longue époque où, repoussé de participation aux affaires publiques, il fit en quelque sorte refluer, dans cette vie à part, l'activité intellectuelle d'un peuple dominé, plus peut-être qu'un autre, par le besoin de produire. La vie humaine, l'histoire, le monde physique, se reflétaient alors dans l'âme contemplative de ce peuple sous mille prismes divers, produisaient des intuitions toujours nouvelles et toujours plus profondes, et cette activité allemande, malgré son caractère abstrait, est plus intéressante à observer quand elle s'égaré que quand elle se rapproche par un grand nombre de productions du type général des littératures des autres nations.

C'est ainsi que Novalis et Musaeus⁴, ces deux auteurs qui viennent d'être réimprimés à Paris, rappellent un des épisodes les plus curieux de l'histoire littéraire de l'Allemagne, bien que la manière dont ils traitent leurs sujets n'établisse entre eux aucun point de rapport ; toutefois leurs sujets sont les mêmes, et, sans Musaeus, qui le premier reproduisit en 1782 les contes populaires de l'Allemagne, en les revêtant d'un costume moderne, ni Novalis, ni toute cette école poétique, appelée romantique, n'aurait peut-être jamais paru.

Le romantisme allemand est tout à fait autre chose que ce que représente actuellement le *romantisme* en France : car ce qui constitue celui-ci, en opposition à ce qu'on appelle le classicisme français, forme précisément le caractère général de la littérature allemande tout entière, comme il sert de base aux littératures anglaise et espagnole, ces deux sœurs de la littérature allemande. Nous avons déjà dit : de tout temps il était permis au poète allemand de « faire franchir à la pensée les temps et l'espace, de frapper par la hardiesse des contrastes, de se précipiter tout haletant et sans frein dans toutes les situations, dans toutes les péripéties, d'être tour à tour comique ou sérieux, de rire tantôt, tantôt de se

⁴ [Écrivain originaire de Thuringe, Johann Musäus, né à Iéna en 1735, est mort à Weimar en 1787. Il est l'un des *Illuminés* de Bavière. Ses contes populaires qui l'ont rendu célèbre ont connu plusieurs traductions en France. Celles de 1844 et de 1900 sont disponibles sur le site *Gallica* de la B.N.F.]

désespérer, de confondre tous les genres, d'avoir recours à toutes les formes.» Mais, comme aussi nous l'avons fait observer, avec cette allure si franche, la littérature allemande était toujours éminemment philosophique, didactique et féconde en tendances spéciales. C'est ainsi, par exemple, qu'une histoire du roman et du drame allemand, histoire qui même en Allemagne n'est pas encore écrite, serait une peinture vivante et animée de toutes les idées sociales, philosophiques, religieuses et artistiques, qui agitèrent les esprits aux divers époques que la nation traversa depuis la renaissance de sa littérature. De tout temps, la première question que la critique allemande adressa à une œuvre poétique, eut pour objet de connaître sa tendance et sa portée morale.



Édition parisienne
 des *Schriften* de Novalis,
 parue à Paris, chez Félix
 Locquin, en 1837.

Il devait arriver que cette manière de tendances, surtout lorsqu'elle dominait des esprits de second ordre, donnât aux conceptions poétiques le caractère de leçons ou de cours de morale et de science, et que la poésie prenant une tournure pédante et éminemment prosaïque fût réduite à n'être que l'humble servante de ce qu'on peut appeler l'*utilitarisme* dans les arts, et se vît transformée en quelque sorte en un catéchisme de doctrines. Une forte réaction contre cette manie était aussi inévitable que nécessaire ; mais cette réaction, elle aussi, allât bientôt jusqu'à l'extrême : ou elle niait que le poète dût poursuivre sciemment une tendance quelconque, ou elle prétendait qu'il devait obéir indistinctement à toutes les impressions que sa propre existence ou

que son entourage pouvait faire naître ; qu'il n'avait qu'à reproduire ces mêmes impressions reçues, sans s'inquiéter de l'effet immédiat qu'elles produiraient sur les esprits. Selon cette nouvelle théorie, il suffisait que le poète excitât une exaltation quelconque dans l'âme de l'homme, n'importe par quel sujet, n'importe par quel moyen ; car cette exaltation, disait-on, en rehaussant toutes les facultés de l'âme, rendait, par une conséquence toute naturelle, l'homme sensible à tout ce qui est beau, vrai et bon dans le monde physique et moral. – Voilà toute la théorie des romantiques allemands ; voyons maintenant ces principes en application.

L'exaltation vague et indéfinie que cette école proposa comme l'unique et le suprême but du poète, en s'opposant aux émotions précises et définies que la critique allemande voulait produire par des tendances clairement formulées, se produit principalement par la contemplation de ce qu'on appelle en poésie le miraculeux, et dans la recherche des rapports mystérieux que de tout temps, mais surtout pendant l'époque de l'enfance des peuples, on a prétendu, par supposition ou par pressentiment, exister entre le monde extérieur et l'âme de l'homme. Il y avait alors en Allemagne une tendance générale à renouer avec la première époque de la poésie et de la littérature allemande des liens interrompus ; les romantiques s'emparèrent donc, pour mettre leur doctrine en pratique, des anciennes fables et des traditions populaires de la nation. C'est ici qu'ils rencontrèrent pour principal adversaire Musaeus et ses contes. Car cet auteur, plus littérateur que poète, leur avait donné l'empreinte de l'esprit didactique de son époque, c'est-à-dire que, le sourire sur ses lèvres, il s'était mis au-dessus des naïves croyances du peuple, mêlant des sarcasmes à ses récits, et n'épargnant pas ses allusions malignes aux manies littéraires de l'Allemagne moderne. Aussi la première tâche qu'entreprit Ludwig Tieck, le chef des romantiques, fut de mettre au jour d'autres contes populaires, en leur conservant avec soin toute la croyance simple et sincère, toute la superstition d'un âge où l'homme justement effrayé en lui-même de comprendre qu'il dépend des éléments, qu'il ne peut maîtriser, leur donne une âme, un cœur, pour conserver l'espérance de pouvoir apaiser leur colère, et se les rendre favorables par des actions et des pensées, qu'il suppose leur plaire. Puis il composa lui-même des œuvres fantastiques, mettant en scène l'idée puissante d'un amour qui vivifie la nature inanimée et la met en contact intime et en intelligence immédiate avec l'homme ; on dirait, en vérité, une émanation des rêves des nouveaux platoniciens de l'école d'Alexandrie. Ludwig Tieck cherche la solitude des forêts, des vallées et des prairies, et anime les ruisseaux, les arbres et leur feuillage, que le soleil inonde de ses rayons ou que le vent semble

caresser. Pour lui tout parle, tout chante, tout, en un mot, n'est créé que pour être exalté dans la jouissance d'un amour mystérieux.

Mais Novalis est l'expression la plus forte et la plus pure de cette école. Dans son roman, Heindrich von Ofterdingen (un des anciens poètes allemands, auquel on attribue l'épopée nationale : le chant des Nibelongs), il essaie de révéler un poète et la poésie tels que les romantiques les concevaient. La poésie apparaît dans un rêve au héros de ce roman, sous la forme d'une *fleur bleue*, fleur brillante et mystérieuse, dont la recherche entraîne le poète dans le monde, où il rencontre les aventures et les impressions nécessaires aux développements de son œuvre. C'est dans ce roman que la religion poétique des romantiques se trouve exprimée avec le plus de hardiesse. « La nature, dit Novalis, veut elle-même contempler son habileté d'artiste, qu'elle a déployé dans ses créations ; *c'est pourquoi elle s'est faite homme*, afin qu'elle puisse elle-même jouir de ses prodiges. Elle (la nature faite homme) sépare celle de ses œuvres qui charment et qui séduisent de celles qui sont triviales et vulgaires, et reproduit les premières de manière à ce qu'elle puisse les posséder et en jouir à chaque instant et à chaque endroit. » « Autrefois, dit-il dans un autre passage, autrefois la nature était plus animée et plus vivante ; alors des corps inanimés ressentaient des émotions, qu'aujourd'hui les animaux paraissent quelquefois présenter, que les hommes seuls éprouvent véritablement. C'était l'œuvre des poètes. Ceux-ci savaient réveiller la vie secrète des forêts, évoquer les génies, cachés dans les troncs des arbres ; vivifier les germes morts dans les déserts et entraîner même les pierres à des mouvements cadencés. »

Voilà le *panthéisme poétique* dans son développement le plus étendu, de même qu'en Allemagne le développement de la philosophie dite *naturelle* a conduit à la fin au panthéisme philosophique et religieux. Aussi, et cette observation peut expliquer les erreurs dans lesquelles sont tombés les romantiques allemands, c'est que la naissance de la philosophie naturelle date de la même époque que la naissance du romantisme allemand. Schelling, le fondateur de cette école philosophique, était l'ami intime des romantiques, et principalement de Novalis, qui étudia avec lui la physique à Iéna. En Allemagne, la philosophie spéculative et la poésie ont toujours fait route ensemble et marché dans un intime rapport. La philosophie naturelle était une réaction contre le criticisme de Kant. La critique de la raison pure avait prouvé que les facultés de l'homme ne suffiraient jamais pour parvenir à expliquer le monde et la création par la voie d'une analyse abstraite de l'âme ; la spéculation métaphysique revint donc sur ses pas et chercha, comme dans les anciens temps, à découvrir

les secrets de l'existence du monde dans les lois de, la nature et dans les rapports qui existent entre l'esprit et la matière. Ces philosophes furent ainsi conduits à admettre de nouveau de l'esprit dans la matière, et par conséquent de la matière dans l'esprit, à établir une affinité entre eux et une réaction permanente de l'un sur l'autre.

Ce fut Heinrich Kleist qui transporta sur la scène le romantisme allemand avec toutes ces théories par son drame mystérieux *Catherine de Heilbronn*, œuvre dont la péripétie est basée sur le somnambulisme, et qui parut même à une époque où la découverte de phénomène et le magnétisme animal n'occupaient pas encore les médecins philosophes de l'Allemagne.

Voici l'analyse de ce drame. Une jeune fille adoptive d'un maréchal-ferrant et un illustre chevalier de l'Empire se voient mutuellement dans un rêve, et se sentent entraînée l'un vers l'autre par une puissance irrésistible. Le chevalier oublie bientôt ce rêve au milieu du bruit des armes ; mais la jeune fille conserve intacte, vivante et pure, l'image de celui que le sort lui a destiné. Un jour, le chevalier s'arrête devant l'atelier du maréchal-ferrant ; aussitôt que la jeune fille l'aperçoit, l'aimant magique qui lie son existence à celle du chevalier agit sur elle d'une manière si soudaine et si vive qu'elle se précipite par la croisée pour tomber à ses pieds. Dans cette chute, Catherine se casse les jambes. Après sa guérison, Catherine le suit partout, bien que repoussée, maltraitée, et abandonnée aux plus effrayants dangers par l'homme que blesse l'attachement d'une fille de si basse condition. Le père adoptif accuse même le chevalier comme sorcier devant le tribunal occulte du moyen-âge, dit la sainte Vehme. Enfin, arrivée à son château, « avec son haut seigneur », qui lui refuse l'entrée, Catherine se repose sous un tilleul miraculeux devant la porte du château et s'y endort. Le chevalier s'approche par hasard. Frappé pour la première fois peut-être par l'aspect de la jeune fille, il lui demande si elle dort : « Non, mon haut seigneur ! » répond à l'instant Catherine les yeux fermés et continuant son profond sommeil ; puis, poussée par ses questions, elle raconte au chevalier toutes les circonstances de leur entrevue dans ce rêve qui jadis les avait réunis. La rudesse du caractère et la fierté du chevalier s'effacent et disparaissent devant les souvenirs que Catherine vient de réveiller en lui... Il épouse la jeune fille⁵.

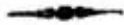
L'enthousiasme indicible que cette œuvre à jamais remarquable produisit parmi les Allemands, cet enthousiasme qu'excitait principalement le caractère de Catherine qu'ils

⁵ [Le cinéaste français Eric Rohmer a mis en scène *Catherine de Heilbronn* dans une merveilleuse interprétation de l'œuvre de Kleist, avec Pascale Ogier dans le rôle de Catherine, en 1976. Production : Les films du Losange.]

regardaient comme le plus beau modèle d'une femme aimante, ne leur laissa pas le temps de réfléchir sur la véritable portée d'une théorie poétique qui ne prêchait que l'amour, qui s'appliquait exclusivement à en analyser les éléments, et à le présenter comme l'unique bonheur, comme l'unique but de la vie. Nulle part dans ces poètes on ne rencontre un appel à l'héroïsme ; nulle part un de leur héros ne se sacrifie pour une idée quelconque, car la vie devait être le suprême bien pour ces hommes qui trouvèrent sur la terre un monde surnaturel, qui trouvèrent même un dieu dans les plantes et les pierres ! Après la mort de Kleist, ses amis osèrent porter sur la scène celui de ses ouvrages où cette doctrine apparaissait dans toute sa nudité. Ils présentèrent dans son drame, *le Prince de Hombourg*, le triste spectacle d'un héros qui, condamné à mort, rampe au pied de son souverain, et descend avec lâcheté jusqu'à le supplier de lui infliger toutes les punitions possibles, de le couvrir de déshonneur, mais de lui laisser néanmoins cette vie si belle, la jouissance du soleil, du printemps, des prairies, des ruisseaux, de l'amour ! Le procès du romantisme fut jugé après la représentation de cette pièce et ses sectateurs ne se relevèrent pas de cette lourde chute.

Le romantisme allemand reparut encore une fois dans les contes fantastiques d'Hoffmann, mais là sous son aspect sombre et sinistre. Les prédécesseurs d'Hoffmann avaient évoqué les génies riants et gais de la nature, Hoffmann en évoqua les démons poussant l'homme au désespoir et à la folie. Aussi sa domination ne fut-elle que très passagère en Allemagne, où il laissa une trace moins profonde que celle qu'avaient laissée après eux ses prédécesseurs avec leur monde gai, doux, tendre, et leurs tableaux transparents de lumière. Goethe lui-même sacrifia sur l'autel de la religion mystérieuses des romantiques et à leur théorie de l'attraction magique d'esprits destinés les uns pour les autres, par son fameux roman : *les Affinités du choix (die Wahlverwandtschaften)*.

On a beaucoup goûté en France les extravagances d'Hoffmann qu'on peut appeler le revers du romantisme de Tieck, de Kleist et de Novalis. On trouvera sans doute plus de charme encore à contempler ce monde où nous introduisent ces poètes dans des pages brûlantes d'amour et d'imagination. Pour moi, je ne connais aucun contraste plus frappant que celui que nous offrent ces ouvrages avec le murmure de leurs ruisseaux, avec les voix étincelantes de leurs forêts, avec leurs pierres qui brillent et étincellent, quand ils sont lus à Paris au milieu du bruit, de la poussière et d'une activité toute positive.



DR ANNA TUMARKIN, **Die romantische Weltanschauung**. Bern, 1920.

L'auteur dispose d'une vaste érudition et d'une forte préparation philosophique. Peu favorable aux thèses des romantiques, il cherche très loyalement à leur rendre du moins pleine justice. L'art doit fortifier notre volonté : s'il se bornait à faciliter l'effusion de nos sentiments intimes, il ne signifierait pas domination et reformation de la vie, mais abandon sans discipline aux excitations du monde extérieur. Comme l'écrivait Schiller à Koerner, même dans les œuvres lyriques dont l'amour ou l'amitié ont dicté les rythmes, il a fallu commencer par devenir étranger à soi-même, par détacher de son individualité l'objet de son enthousiasme et par regarder sa passion d'un point de vue lointain qui l'atténue. Tel est l'art classique. Mais il est une autre conception de l'art qui consiste à l'émanciper des formes étroites et qui se traduit par un retour conscient vers l'amorphe, enfermant à la fois la conscience de la Forme et sa négation. C'est le Romantisme. Celui-là procède sans doute d'une disposition de l'esprit occupé de l'aspect problématique des choses et fatigué des lumières crues de la raison. C'est un renoncement de l'âme à la souveraine domination de la vie, une plongée volontaire dans les profondeurs insondables de cette vie, un refus de toute atténuation dans l'expression de la vérité une fois constatée, un refuge, au besoin, dans le sarcasme et dans la parodie des formes consacrées. Tandis que les classiques proposent une conception du monde, les romantiques traduisent le sentiment qu'ils ont de ce monde.

Les romantiques allemands eurent un trait commun avec leurs précurseurs de la génération du *Sturm und Drang* ; ils réagirent, eux aussi, contre *l'Aufklärung* et contre l'empire despotique de la raison dans l'art, mais ils ne le firent pas tout à fait de la même façon que leurs aînés. Ils avaient, en effet, profité du Kantisme et des leçons classiques des Goethe et des Schiller. Les romantiques contredisent pourtant sur certains points les classiques de Weimar et donnent à la raison un sens plus subjectif, plus individuel que Kant. Leur idéal n'est plus l'homme typique de l'espèce, mais le personnage d'exception. Ils proclament la valeur propre de l'individu qui ne veut pas se perdre dans la masse, mais se sent autorisé, par son originalité, à se donner ouvertement pour ce qu'il est.

L'auteur étudie cet individualisme dans Frédéric Schlegel qui en fut le théoricien par excellence : puis il contemple l'essor du sentiment dans l'œuvre de Novalis, la figure la plus sympathique de tout le romantisme : enfin, il constate la liberté de l'imagination, assise de l'esthétique romantique, dans l'œuvre de Ludwig Tieck.



Deux vues de la propriété familiale des Hardenberg où Novalis vit le jour, à Oberwiederstedt, comté de Mansfeld.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Novalis, « La prairie se colorait en vert, / Et tout fleurissait autour des buissons... », traduit par Louis Lebrun, 1886.
- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique » (suite), *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- Richard-Otto Spazier, « Novalis et le romantisme allemand », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.
- Ernest Seillière, CR de Dr Anna Tumarkin, *Die Romantische Weltanschauung, Revue germanique*, juillet 1922.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2016